

Entre dans mon poème
L'imaginaire est à nos troussees
Vois la procession des jours
La procession des nuits
Emprunte les chemins sans limites des incompris
Où les fenêtres de l'aube se vendent à tous les soleils bâclés.

C'est le rire de mes pleurs, cette arrogance aiguë
Qui maltraite mon âme et se prend pour l'amour.

Les mains dans les poches
Un colibri en tête
Je viens vers toi.

Voilà que commencent nos dernières décennies
Le rendez-vous n'est pas encore précis,
Mais il sera.

Un jour la mort
La mort de nous deux
Sera dernière sous les peupliers naissants
Alors, je te bercerais, au cœur des limbes suaves de l'aurore.

Ce regard terni, immobile
Qui contemple la fin d'un visage
Comme attablé autour de la douleur
Les mains qui se taisent
Même si elles furent fidèles
Les chemins de l'enfance
Semblent hagards de nous-mêmes
Dans la nuit de la nuit
La mort prend ses aises.

Quand nous respirerons le néant à pleins poumons
Sans être un air de délivrance
Le ciel bafouant les étoiles nouvelles
Notre corps banni et ivre de mer
Il nous faudra rendre le monde emprunté
À tout prix
Nos éclats de lumière
À tout prix
Nos rêves dans l'élan de l'enfance
Et tous ceux qui furent aimés dans l'intime clarté.

Le miracle n'a pas eu lieu
Et la nuit tombe tout à fait
Elle semble marcher vers moi.

Il nous fallait sortir des ruines
Pour que tous nos soleils s'accomplissent
Il nous fallait combattre obscurément
Sans que la mort s'attarde
Pour rejoindre sans arrêts les chemins d'espérance
Et pour chaque conquête
S'armer à rebours d'instinct et de silence
Il nous fallait quitter cette peur éternelle
Et ramasser jusqu'au trépas
Tous nos éclats d'amour.

Voici l'éternité promise
D'artificielles peines
Dans l'effarante volonté du jour
Dans l'absence établie de l'être prochain
Tes doigts désignent sans trembler
N'espèrent plus dans l'instinct
Habilement, ils désignent
Le meilleur et le pire
Voici l'éternité promise
Désormais comme à jamais
Il faut que tu habilles tes fêtes
De tous les instants accomplis.

Une drôle de mise en siècle.

Oiseau des tristesses au passage murmuré
Ciel dédié accompli
Qu'effleurent les doigts de l'aube sonore
Tristesse encore du jour céleste
Du jour des faux-semblants
Miroir des âmes neuves
Caresse de l'eau assagie
Je suis intact
Je suis pillé
Tu es sombre dans un soir déchiré de lune
La jeunesse, ma jeunesse, ta jeunesse a trahi.

Le miracle n'a pas eu lieu
Et la nuit tombe tout à fait
Elle semble marcher vers moi.

Sauvagerie intacte au jardin Éden
Bouquets virils qui s'agitent au lent mariage du soir
C'est une armée tout entière à défaire
Loin du feu de l'été qui sommeille
Lune ordurière pour la dernière étoile à naître
Le vent accessible des tempêtes n'est rien
Face à la sombre histoire de ton cœur.

Miroir au reflet inachevé
Ombres multicolores au carrefour des errances
Le jour naissant comme seule survivance.

À l'époque de me taire
Où brûlait le feu des vivants
Entre craintes et chimères
Je vivais ma pleine époque
Celle qui nomme le silence.
Vérités oubliées sur la vitre rayée de l'aube
Que l'on veut faire renaître
À tout prix, à tout rompre
Préoccupations d'immortels sur la scène du monde vu
Il se devine près des mots de l'absence
Loin des yeux bleus du monde
La respiration sans rêves de nos actions de règne.
Les maisons de ma rue s'encombrent d'innocence
Où la douleur tarde à vieillir
Là où s'entêtent nos gestes d'habitude
Où le clocher vaillant se déploie chaque heure
Vers l'été de son humeur aux accents d'hirondelles.
Village de mon père
Souliers d'appartenance
Pas à pas, mot à mot
Tout en chemin de vie
Jusqu'au jour qui ensorcelle
Où il nous faut partir et tout quitter de vivre
Se soustraire, renoncer
Voilà ce que j'ai vu.
À deux pas de l'enfance réconciliée
Le jardin tout en haut
Son bassin de couleuvres
Le rat gras qui se noie
Qui divulgue sa peur
Il faut gravir sans tomber, sans faillir
Les marches difficiles du passé mérité
Au granit murmuré à l'encombrante épaule
Des fantômes sous la pierre

Assagis, attristés, un sentiment d'espoir
Une première lueur d'une aube à part
Si seule
À chaque pas qui se quitte
Sous le rite des colères sombres
Jusqu'aux floraisons de l'être.
Je connais cette lueur
Je connais ce doux blasphème
Obsédant jusqu'au concret
Cette errance prise au piège
Au soleil à peine lu
Dans cette clarté des souffrances
Où plus rien ne me nomme tout à fait.

Christ évincé
Roi des juifs de mon cœur
Arpente à nouveau la terre
Et érige à tout rompre
L'espérance pour notre terre jumelle.

Défiguré sans entailles
Aux ténèbres sans noirceur
Un semblant de jour
Un semblant de nuit
Haute mer des solitudes
Je suis à présent sans naissance.

Aux quatre coins de la nuit
Nos fables, nos démenes
Et notre vie presque éteinte
Aux quatre coins de la nuit nos chemins d'artifice.